

L'adresse du tableau

Il y avait foule cette après-midi. Sans doute devait-il pleuvoir, comme à chaque fois que l'on s'étonnait de voir autant de monde devant des tableaux. Du moins, c'est ce que pensait Michel, le gardien de musée attaché à cette salle aveugle, de laquelle il ne recevait aucune lumière ni ne percevait aucun bruit extérieur. Michel – mais cela aurait pu être Pierre, Paul ou Jacques, tant il était anonyme pour ne pas dire transparent aux yeux des visiteurs – songeait souvent que le plus agréable dans cette salle, dont la blancheur effaçait les contours et les angles, était ce sentiment d'immersion totale hors du monde, une quasi-plongée sous-marine, d'autant que chacun y était conduit souvent par hasard et ne découvrait qu'avec surprise, ennui, dégoût, plaisir, ou autre sentiment peu avouable, l'ampleur de son voyage intérieur auquel il serait invité- pour ne pas dire convoqué- sans avoir pu anticiper quoi que ce soit.

Les déambulations de ceux qui s'y étaient risqués cette après-midi le confortait dans cette vision : un couple d'amoureux qui regardait tout en double, un vieil homme qui s'attardait longuement devant les toiles les plus sombres et qui devait sans doute y reconnaître ses angoisses nocturnes ; une famille, ou du moins ce qui semblait l'être, au vu du nombre d'enfants coiffés de manière identique et visiblement habitués à chahuter ensemble jusqu'à provoquer la colère - assourdie ici, ils en profitaient – du père ou de la mère (elle, le plus souvent ne serait-ce que pour rappeler au père ce qu'elle entendait par son rôle et qu'il n'allait pas discrètement s'effacer derrière une contemplation rêveuse dont lui seul profiterait !) ; une femme, seule, ou presque, au vu du nombre des regards qui se détournaient vers elle sous le prétexte du bruit fait par ses talons sur le parquet de cette salle envahie par le rythme de ses pas, chaque pause semblant être comme une reprise de souffle, un bref silence propice à se pencher à nouveau vers une œuvre ; une dame, aussi discrète qu'âgée, qui avait visiblement besoin d'être assise et qui patientait – soucieuse de ne pas déranger – que les autres visiteurs lui laissent voir, de loin, les tableaux qu'elle tentait d'apprécier.

Michel, en outre, baignait dans des chuchotements incessants qui emplissaient cette salle devenue alors une nef d'église païenne où, de façon anonyme, tous pouvaient psalmodier, le silence des uns venant vite à être comblé et former ainsi une longue plainte monocorde. Pourtant, il ne voyait là que le quotidien de cette salle où il était chez lui. N'était-il pas là pour accueillir, orienter, faire partager son amour pour ces œuvres. Certes, il ne les avait pas choisies, mais il était désormais persuadé qu'elles l'avaient choisi, et que, s'il n'en était que le médiateur, c'est qu'elles l'avaient reconnu comme pouvant les accompagner dans leur séjour. D'ailleurs, il arrivait toujours plus tôt, avant les premiers visiteurs, et au cours de ces instants de quasi-recueillement, il faisait, comme dans un jardin, le tour de la salle et s'arrêtait devant chaque tableau comme pour continuer son parcours initiatique et en découvrir le moindre signe qui désormais le liait un peu plus à lui. Il en était là, tous les jours, aussi ému qu'un amoureux troublé par un simple regard, et il devait se faire violence à l'arrivée des premiers visiteurs,

vivant jalousement cette présence comme une intrusion et une appropriation indécente.

Le soir, il devait refaire une dernière visite à ces œuvres qu'il n'avait su protéger – du moins le vivait-il ainsi – des regards indifférents ou si peu intéressés, désabusés ou même moqueurs. Quelque uns échappaient à cette disgrâce : ils s'arrêtaient longuement devant chaque toile, avançaient légèrement, puis reculaient, changeaient d'angle de vue ; quelquefois leur plaisir se lisait dans leur démarche, leur difficulté à quitter l'espace d'où ils avaient vécu ces émotions lisibles jusqu'au frémissement de leur peau ou au pli de leurs paupières humides. Michel vivait à l'ombre de ceux-là, en les soutenant et partageant leur joie. Le soir, donc, il faisait sa visite comme pour s'imprégner une dernière fois des parfums, des musiques ou des couleurs et des formes qui le façonnaient au fil des jours. Ces œuvres ne lui appartenaient pas ; il leur appartenait. Chaque artiste lui avait donc confié cette lourde mission de veiller sur ses œuvres, non comme on veille un défunt, mais bien plutôt comme on porte une naissance renouvelée à chaque trait, chaque coup de pinceau vers ces formes innombrables qui l'enveloppaient autant de leur force que de leur douceur.

Aujourd'hui, la foule était dense, et il fallait qu'il en convienne, la journée serait difficile. Difficile de s'abstraire, de ne pas voir ou entendre – ces moues devant des merveilles, ces absurdités devant ces vérités si présentes – ce qui allait être une nouvelle fois le lot quotidien du gardien/médiateur/amoureux qu'il était, bien qu'il sût aussi pouvoir s'arrêter sur des émotions qui, au fil de la journée, prendrait peut-être la forme de perles. Pour s'en défendre et n'écouter que l'écho du plus précieux, il décida, comme par inadvertance, de s'immerger dans la foule, faire comme s'il en était. En déambulant, comme tout visiteur, il feignit de ne pas entendre les remarques telles que « c'est n'importe quoi ! », ou « on n'y voit rien », ou encore « je saurai le faire », ou même « cela ressemble à n'importe quoi ces couleurs ». Une anthologie, en quelques minutes, mais aussi des silences complices, émus, ou quelques mots « quelle lumière », « quelle musique, on dirait entendre des orgues », « je suis glacé ». Sans y prendre garde, Michel s'approcha d'un groupe devant la « Vue des Alpes », et, moment d'inattention, il entendit une voix revenir à plusieurs reprises sur des « ce n'est pas possible », « c'est totalement irréaliste » ! et il ne put s'empêcher d'y répondre vivement comme si elle s'adressait à lui.

« Mais ne voyez-vous pas qu'il n'y a rien de plus réel, que vous êtes dans le gouffre, et que vous apercevez la montagne, ou plutôt la lumière, comme inaccessible. Vous êtes enfermés, vous êtes tombés dans le gouffre, vous ne pouvez sortir, et si vous essayez, vous vous fracasserez sur des pics de glace, vous serez aveuglés par les rayons du soleil sur le miroir du glacier, sans pouvoir atteindre cet idéal qui vous élèverait, que vous voulez atteindre malgré votre servitude ».

« N'importe quoi, chacun voit ce qu'il veut, et d'ailleurs, moi, je suis dans une salle de musée », répondit une voix forte qui venait ainsi rompre les rêveries des visiteurs.

« C'est vrai, reprit Michel, mais voir ce que l'on veut consiste d'abord à apprécier, goûter, sentir, écouter le rythme de cette élévation qui nous aspire, nous appelle, nous mène hors de nous, comme les prisonniers de Platon qui voient bien le soleil mais sont enchaînés dans la caverne comme nous pouvons l'être dans nos illusions ».

« Mais non, les prisonniers dont vous parlez sont bien dans une caverne, mais le soleil les éblouit, les rend aveugle ! Cela n'a rien à voir ! », s'exclama un autre visiteur.

La discussion s'amplifia alors et prit progressivement l'allure d'un pugilat. De nombreux visiteurs se trouvaient regroupés autour de l'œuvre, et prenaient la parole sans autre précaution. Michel se rendait bien compte qu'il avait semé le trouble - ou plutôt déchainé les passions - et il ne voyait pas comment interrompre ce brouhaha qui montait de plus en plus au point de remplir la salle, tel un hall de gare d'où émergent des exclamations et interpellations inquiétantes.

Faute de solution, il lui fallait trouver une issue, et si personne ne convenait de quoi que ce soit autour de ce tableau, cela ne lui prouverait une fois de plus que pour lire un tableau, il fallait d'abord l'aimer, l'approcher, s'en laisser imprégner, bref se laisser toucher, atteindre. En quelque sorte, laisser l'artiste emprunter le chemin qui viendra vous surprendre là où vous vous y attendez le moins, c'est-à-dire ce lieu de rencontre où vous êtes vous-même.

En attendant, il voyait la catastrophe arriver, surtout s'il laissait les choses empirer, au vu des invectives qui fusaient du groupe qui ne s'inquiétait plus du tout de l'œuvre incriminée. Il prit sur lui de décréter que l'heure de fermeture était arrivée – c'était peut-être le cas mais il ne vérifia pas – et par des gestes aussi discrets que possibles, amena le groupe vers l'unique porte de la salle. Pour être certain que sa tentative était concluante, il alla même jusqu'à accompagner le groupe jusqu'en dehors, malgré ce qu'il lui en coûtait de ne pas satisfaire à son rituel du soir. Il se rassura, pour éviter ce sentiment de trahison qui l'avait tarauté et qui l'avait fait prendre la parole, en qualifiant sa démarche de « clause de sauvegarde ».

Une fois sur le trottoir, il constata que l'atmosphère était vraiment humide, et il entendit le clapotis du torrent qui coulait à deux pas. Le niveau de l'eau avait dû monter et visiblement, il avait dû pleuvoir vraiment beaucoup aujourd'hui.

Pascal Guillard